

Rire pour ne pas pleurer *Sizwe Banzi est mort*

Aurélie Olivier

Numéro 124 (3), 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olivier, A. (2007). Compte rendu de [Rire pour ne pas pleurer : *Sizwe Banzi est mort*]. *Jeu*, (124), 65–68.



Siswe Banzi est mort,
pièce de Athol Fugard,
John Kani et Winston
Ntshona, mise en scène
par Peter Brook (CICT/
Théâtre des Bouffes
du Nord) et présentée
à l'Usine C au printemps
2007. Sur la photo :
Pitcho Womba et Habib
Dembélé. Photo :
Mario Del Curto.

AURÉLIE OLIVIER

Rire pour ne pas pleurer

Avril 2007 : l'apartheid mis en place en Afrique du Sud en 1948 a officiellement été aboli depuis près de seize ans. Est-ce à dire qu'une pièce écrite dans les années 70 et dénonçant la ségrégation dont souffraient encore les Noirs d'Afrique du Sud à cette époque n'est plus d'actualité ? Certainement pas. Ainsi que le rappelle avec raison le metteur en scène Peter Brook, la question du racisme et de l'identité, comme indélébilement liée aux papiers délivrés par les autorités gouvernementales, est universelle et indémodable. C'est pourquoi *Siswe Banzi est mort*, écrit par Athol Fugard,

John Kani et Winston Ntshona continue de trouver une résonance à nos oreilles. La pièce fut d'abord créée à New-Brighton, *township* sud-africain, en 1972. En 2006, Brook choisit de la mettre en scène au Théâtre des Bouffes du Nord, à Paris, confirmant l'intérêt qu'il accordait désormais aux petites

Siswe Banzi est mort

TEXTE DE ATHOL FUGARD, JOHN KANI ET WINSTON NTSHONA ; TRADUCTION DE MARIE-HÉLÈNE ESTIENNE. MISE EN SCÈNE : PETER BROOK ; LUMIÈRE : PHILIPPE VIALATTE ; ÉLÉMENTS SCÉNIQUES : ABDU OULOQUEUM ; PRODUCTION : MARKO RANKOV. AVEC HABIB DEMBÉLÉ (STYLES ET BUNTU) ET PITCHO WOMBA KONGA (SIZWE BANZI). PRODUCTION DU CICT/THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD (FRANCE), PRÉSENTÉE À L'USINE C DU 10 AU 14 AVRIL 2007.

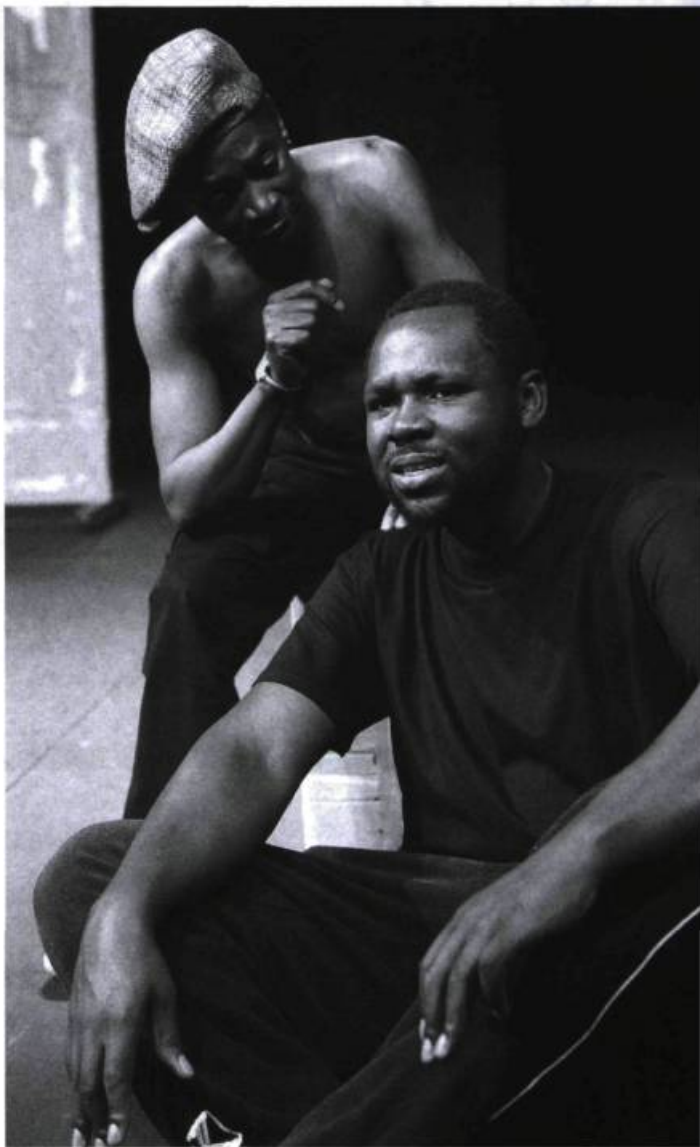
formes. Tournant depuis plusieurs mois à travers le monde, le spectacle est soutenu par le célèbre Malien Habib Dembélé et le Belge d'origine congolaise Pitcho Womba Konga, dans le rôle de Sizwe Banzi.

La pièce commence par le long monologue de Styles, un ouvrier de l'usine Ford d'Afrique du Sud. Il raconte comment la visite du grand patron et la séance de ménage qui a précédé son arrivée l'ont conduit à prendre la décision de quitter l'usine pour ouvrir plutôt un atelier de photographie, au grand dam de son père: « Tu appelles ça un travail ! Clic-clic... Est-ce que mon fils est devenu fou ? »

La magie du conte

L'influence de la tradition orale africaine, du conte, se fait ici largement sentir, et les talents d'Habib Dembélé en la matière sont remarquables. Dans l'usine, il incarne à la fois différents ouvriers, le contremaître et le propriétaire. Le voilà qui saisit un large portant à vêtements pour figurer l'embonpoint du contremaître passant la porte. Il saute à droite, à gauche, emprunte différentes voix, nous gâte de mimiques et de postures absolument comiques. Puis, il est photographe, et c'est toute une famille qu'il réussit à faire vivre sous nos yeux. Il n'a pourtant à sa disposition que quelques malheureux objets de la vie courante, cartons, sacs en plastique, cintres...

C'est là toute la magie du théâtre de Peter Brook : utiliser le corps entier des acteurs pour faire passer des images, et donner vie aux objets. Avec trois fois rien, il met en marche notre imaginaire, et réussit à nous faire voir ce qui n'est pas là. Ainsi, un manche à balai devient le clavier d'un piano, un sac en plastique jaune est tablier en amiante, un cintre se fait téléphone, un portant est tour à tour porte, contremaître et douche, une chaussure figure un mort... C'est ludique et c'est magique. Parce que ça fonctionne ! Et le spectateur devient acteur, recouvrant la liberté d'imaginer. La scène chez le photographe est particulièrement hilarante. Habib Dembélé nous décrit comment trente-sept personnes sont entrées dans la minuscule boutique du photographe pour se faire immortaliser, répétant en montrant les dents « Whisky ! Whisky ! », sur ordre du photographe qui entendait bien leur arracher un sourire, fût-il crispé ! Une scène qui aura sans aucun doute rappelé des souvenirs à ceux qui ont la chance de connaître l'Afrique.



Un peu plus tard entre chez le photographe un homme qui prétend se nommer Robert Zouelezima. Il s'agit en fait de Sizwe Banzi qui, après s'être vu refuser les papiers qui lui auraient permis de travailler, a décidé de s'approprier l'identité d'un mort et l'autorisation allant avec elle. Parce qu'il lui faut bien travailler pour vivre et nourrir sa famille. Cette décision est une déchirure. Renoncer à son nom, c'est mourir un peu, mais Sizwe Banzi n'a pas le choix. Il va donc devenir Robert Zouelezima, numéro d'identification 3811863, et, pour entériner sa nouvelle identité, il s'apprête à coller sa photo sur le passeport volé. Il faut savoir que, durant l'apartheid, en vertu du « Pass Law Act » promulgué en 1952, tous les non-Blancs de plus de seize ans avaient l'obligation de porter en permanence sur eux une sorte de passeport indiquant leur race, leur lieu de résidence et le nom de leur employeur. Se déplacer sans passeport en zone interdite pouvait entraîner des peines de prison.

Un théâtre de l'urgence

La construction du texte paraît de prime abord un peu étrange, puisque la question centrale n'y est abordée que tardivement et qu'il ressemble plus à un bric-à-brac d'anecdotes qu'à un pamphlet politique ou à un drame conventionnel. Elle traduit cependant que la principale préoccupation des créateurs n'était pas de satisfaire aux règles de la structure dramatique, mais plutôt d'exprimer à la fois leur souffrance et leur joie d'être en vie.

Sizwe Banzi est mort est une pièce issue du théâtre des *townships*¹, ces ghettos où les Afrikaners entassaient les Noirs durant l'apartheid, pour ne surtout pas les avoir sous les yeux. Dans ces habitats, où les conditions de vie étaient plus que difficiles, naquit un théâtre de l'urgence, de la nécessité, mais aussi du rire, se nourrissant de la vie quotidienne et exprimant le désir de survivre, de se réapproprier son existence. « Le théâtre des *townships* est un exemple précieux de ce que l'immédiat peut apporter au théâtre, écrit Peter Brook. Et, dans sa forme littéraire, il oblige le lecteur à ne jamais oublier que les mots couchés sur le papier ne sont rien d'autre que la matière première de la représentation². » L'immédiateté est un thème cher à Brook. Il ne perd pas une occasion de rappeler que le théâtre, c'est l'ici-maintenant, le partage d'une étincelle de vie fugace par les spectateurs qui devraient sortir de la représentation nourris et plus heureux. Mission accomplie avec *Sizwe Banzi est mort*, puisque l'on ne peut détacher ses yeux de la scène, que l'on vit bel et bien l'histoire qui nous est racontée pendant 1 h 15, sans réfléchir ni intellectualiser. Pendant le spectacle du moins.

L'histoire d'amour entre Peter Brook et l'Afrique ne date pas d'hier. Dès la création du Centre International de Recherche Théâtrale³, en 1971, à Paris, le metteur en scène commence à mettre à l'épreuve ses recherches « dans les terres lointaines où ni

1. Peter Brook a également mis en scène, en 1999, une autre pièce née dans les *townships* sud-africains, *le Costume*, adaptée d'une nouvelle de Can Themba par Mothobi Mutloatse et Barney Simon, dans une traduction de Marie-Hélène Estienne. Voir le compte rendu de Patricia Belzil, « Plaisir brut de conter », *Jeu* 97, 2000.4, p. 156-158.

2. Peter Brook, *Afrique du sud. Théâtre des townships*, Arles, Actes Sud, 1999, p. 10.

3. Le CIRT devint le Centre International de Créations Théâtrales (CICT) lors de la réouverture, en 1974, du Théâtre des Bouffes du Nord.

Sizwe Banzi est mort
(CICT/Théâtre des Bouffes du Nord). Sur la photo : Pitcho Womba (à l'avant-plan) et Habib Dembélé (à l'arrière-plan).
Photo : Mario Del Curto.

le prestige ni l'intimidation culturelles n'interviennent⁴ ». En Afrique, il découvre des comédiens qui possèdent naturellement, sans pour cela avoir besoin de suivre une exigeante formation technique dans une école de théâtre, une énergie extraordinaire, jouant avec leur corps tout entier. Une rencontre qui confirme au metteur en scène qu'il y a beaucoup à tirer du mélange des cultures.

Sizwe Banzi est mort est une pièce populaire dans le sens où elle nous éclaire sur ce qu'est la vie de tous les jours pour une partie de l'humanité. Peut-on décemment traiter d'un sujet aussi grave que l'apartheid sur un ton humoristique ? De prime abord, il est vrai, cela peut sembler étonnant. Certains trouveront peut-être qu'il manque à cette pièce une dose de tragédie, d'intensité. De fait, le seul moment de véritable révolte, au sens où on l'entend couramment – c'est-à-dire la remise en question ouverte de ce par quoi on se sent opprimé, la verbalisation de son opposition – manque de conviction. Sizwe Banzi s'interroge : « Qu'est-ce qui se passe dans ce foutu monde ? [...] Qui veut de moi, mon ami ? Qu'est ce qui ne va pas avec moi ? Je suis un homme. J'ai des yeux pour voir. J'ai des oreilles pour entendre les gens quand ils parlent... J'ai une tête pour penser des choses bien... Qu'est-ce qui cloche avec moi ? Regardez-moi ! Je suis un homme. J'ai deux jambes. Je peux courir avec mes deux jambes, je peux courir avec une brouette pleine de ciment ! » Il y a dans ces phrases un désespoir que Pitcho Womba Konga transmet avec plus de nonchalance que de rage, ce qui laisse perplexe. Néanmoins, à travers ce théâtre des *townships*, on fait avant tout valoir la capacité de l'homme à prendre du recul, à rire des tragédies qu'il traverse, à se concentrer sur la simple joie d'être en vie, attitude qui permet de survivre. En somme, c'est le désir de vivre, coûte que coûte, qui constitue la rébellion.

Avec *Sizwe Banzi est mort*, Peter Brook livre une simple et belle leçon de courage et d'humanité, dans un moment de théâtre réjouissant. Comme le metteur en scène le déplorait lors de sa rencontre avec les médias montréalais, la culture et la richesse de l'Afrique ne sont ni connues ni respectées en dehors de l'Afrique. Grâce à son travail, cela pourrait bien changer. ¶

4. Georges Banu, *Peter Brook. Vers un théâtre premier*, édition augmentée, Paris, Éditions du Seuil, 2005.